

LA MADELON

O lumière de jour, lumière d'aujourd'hui,
C'est ton fils qui revient éclaboussé de nuit.
Jules Supervielle

Le jour pointa, déclenchant une lutte incertaine contre les horreurs de la nuit. Un vent cinglant accompagna ces premières lueurs, rabattant les rafales de pluie jusque dans la cabine de conduite. Pestant contre les éléments, j'achevai de préparer la machine. Louis tardait à venir. Il s'était pourtant levé comme moi et je l'avais laissé au réfectoire pour aller à la feuille prendre le roulement. Où était-il passé ? Heureusement que les gars du dépôt avaient fait du bon boulot, comme d'habitude. Cette vieille Madelon était au timbre et la vapeur fusait des soupapes. Les lumières du quai, blafardes, se reflétaient sur les flancs des wagons à portières latérales, hors d'âge, qu'elle allait tirer jusqu'à Gannat. L'absence de Louis m'inquiétait, le départ étant imminent. Je n'étais pas capable de surveiller à la fois la voie et les manomètres de la Madelon ni d'acquiescer les signaux tout en pelletant le charbon ! Sans parler de la jauge à eau ! Je me penchai par la fenêtre, décidé à interpeller le chef de gare, mais pas un chat n'encombra le quai.

Dans l'aube livide, une ombre prit soudainement corps et escalada les marchepieds. Je fermai la porte du foyer dans lequel je venais de glisser quelques briquettes de charbon et considérai l'homme qui se hissait sur la plateforme.

- Je m'appelle Antonin, prononça-t-il d'une voix sourde. Je remplace Louis.
- Je ne te connais pas toi. Qu'est ce qui est arrivé à Louis ?
- Il est malade. Le chef m'a dit de te rejoindre. Je fais partie de la réserve.
- C'est grave pour Louis ?
- Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu.
- Pourtant il était en pleine forme lorsque je l'ai quitté tout à l'heure.
- Mais c'était tout à l'heure...

Il prononça cela comme si une grande lassitude l'habitait. De toute manière, apparemment je n'avais guère le choix.

- Bon, surveille la pression. On ne va pas tarder à partir. Tu es du dépôt ?
- Oui.

Tandis que je tenais le régulateur, prêt à l'ouvrir dès que l'on me donnerait la voie, je détaillai mon nouveau compagnon. Sans un mot, il avait saisi la pelle et enfournait du combustible dans la gueule brûlante de la locomotive. Ses gestes étaient sûrs et trahissaient l'expérience de la chauffe. Il ouvrit une vanne, et la vapeur se répandit autour de la Madelon. Dans la nuit finissante, je n'avais pas encore vu son visage. Un béret et des lunettes en masquaient d'ailleurs, comme pour moi, la plus grande partie. Un foulard rouge, noué autour du cou, ne laissait apparaître que quelques traits que la lumière du foyer soulignait à chaque ouverture. Je notai qu'il n'était pas rasé et qu'il portait une épaisse moustache.

- Tu es d'ici ?

Ici, c'était le fin fond de la Creuse, un pays de collines, de rivières et de bois, rude et dépeuplé, aux fermes groupées en hameaux minuscules, perdues dans une verte désolation.

- Oui.

Mon nouveau compagnon semblait assez économe de ses paroles. Ma foi, ce n'était pas pour me déplaire, les conversations inutiles me pèsent. Et puis il y avait le boulot, la concentration, la communion avec la machine. La Madelon était une brave locomotive, une bonne vieille Forquenot de soixante-dix ans, toujours vaillante après tant de services. Hélas, bientôt viendrait le temps de la réforme, pour elle comme pour moi. On était en 1955 et on parlait de l'arrivée du diesel... Imaginer des chalumeaux découpant ma vieille complice m'était insupportable. Plutôt crever avec elle ! Pourtant, l'heure était à la banalisation, et l'histoire des équipes titulaires

appartenait au passé. Malgré cela le progrès nous avait épargné Louis et moi, et la Madelon était le troisième membre de l'équipe : pour combien de temps encore ?

Un long coup de sifflet retentit. Je consultai mon chrono : c'était bien l'heure ! Je jetai un œil en avant : le carré était ouvert. Je répondis à mon tour par un strident jet de vapeur avant de desserrer les freins et de chasser les gaz dans les cylindres. La Madelon toussa un grand coup, ses roues s'emballèrent puis, en silence, elle se mit à glisser sur les rails, enveloppée de fumée. La tête penchée à l'extérieur, je la laissai franchir les aiguilles à petite vitesse avant d'aborder la pleine voie et de lui permettre de donner toute sa mesure. L'aiguille de l'indicateur Flaman sauta doucement de graduation en graduation, tandis que le train accélérail. Il était composé de quatre voitures et d'un fourgon. Le profil de la ligne était assez accidenté, mais la Madelon en avait vu d'autres. Bien alimentée en eau et en charbon, conduite avec assurance, elle irait jusqu'au bout du monde.

La pluie avait cessé, et le jour éclaircissait la campagne. La ville était déjà derrière nous, et la locomotive brisait par son souffle rauque le lourd silence qui pesait à l'extérieur. Une brume chargée d'humidité estompait les formes des arbustes ou des plans d'eau, et dissimulait par moment la voie à mes yeux. Sans échanger de paroles, j'avais pris le rythme avec mon nouveau chauffeur, ouvrant la porte du foyer à chaque pelletée, dans une succession de gestes bien synchronisés. J'avertis à l'entrée d'un tunnel et la nuit nous enveloppa un court instant. A la sortie, je savais que nous aborderions la bifurcation du Poste de Teilloux où prend naissance l'ancienne ligne de La Châtre, coordonnée en 1939.

— Comment tu l'appelles ta loco ? me demanda soudain Antonin.

Je le renseignai.

— Toutes celles que j'ai conduites portent des noms de femmes. Et j'ai roulé sur tant de machines...

— Ce ne sont pas que des machines car elles possèdent une histoire et un caractère. Elles font même des caprices !

— C'est vrai. Mais tu es en-dessous de la vérité, elles ont plus que cela. Celle-ci est une belle dame qui a traversé les années. Elle n'a pas changé en cinquante ans !

Je ne relevai pas. Que pouvait-il savoir de la carrière passée de la Madelon ? Abandonnant un bref instant la surveillance de la voie, je le regardai. Lui-même m'étudiait. Pour la première fois je découvris son visage, taillé à coup de serpe, avec un nez proéminent et des yeux noirs, insondables, protégés par des lunettes. Malgré la chaleur du foyer et les pull-overs, je frissonnai. Je reportai mon regard à l'extérieur. La ligne désaffectée s'embranchait cent mètres devant nous. L'aiguillage était invisible, enveloppé dans le brouillard, mais le bel ouvrage qui franchit la Glane apparaissait majestueusement au loin. Obéissant au signal qui l'annonçait, j'abaissai la vitesse du train à l'approche du raccordement.

C'est à ce moment-là que tout bascula. Il avait suffi que Louis ne se présente pas au départ pour que ce jour ne ressemble à aucun autre ! Sans parler de ce quai désert, inhabituel... Comme j'amorçai le franchissement de l'aiguille, la Madelon, au lieu de filer sur la ligne principale, à gauche, s'engagea résolument en direction de La Châtre. Stupéfait, je mis quelques secondes avant de réagir en posant la main sur le robinet de frein. Mais celui-ci resta obstinément bloqué. Effaré je lançai à Antonin :

— Bon Dieu, qui a fait l'aiguille ? Je n'arrive pas à freiner, la machine est folle !

— N'aie pas peur, je connais bien cette ligne. On ne craint rien.

Son calme me consterna. Je l'examinai à nouveau tandis que le train s'engageait sur le grand viaduc. J'étais paniqué, ce qui arrivait était une grave faute de conduite, je ne pouvais pas arrêter le convoi et lui demeurer impassible !

— Je n'ai jamais fait cette ligne et l'état de la voie... et les passagers...

— Nous n'avons pas de passagers, mais nous allons en prendre.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Ses paroles ahurissantes me parvenaient tandis que le train filait obstinément sur l'ancienne ligne. Laissant là ces propos invraisemblables, je manœuvrai le volant de changement de marche, mais celui-ci se bloqua dès le premier tour. Abasourdi, je me retournai vers mon compagnon. Un paysage nouveau défilait de chaque côté de la Madelon.

— Nous allons rencontrer une forte rampe. Il va falloir maintenir la pression.

Comme sous l'influence d'un charme, je sentais que nos rôles venaient subtilement de s'inverser. Antonin semblait chez lui, ses gestes étaient calmes et mesurés, contrastant avec la panique qui m'envahissait. Il accompagnait l'effort de la machine sans se soucier de la direction suivie, et il connaissait la ligne, cela se devinait. Pourtant aucun train ne l'empruntait plus depuis quinze ans, l'aiguille d'accès étant normalement cadencée ! Les broussailles devaient envahir les voies et les tirefonds, retenus par des traverses pourries, risquaient à tout moment de lâcher sous le poids des essieux. Ce serait le déraillement assuré. Je me penchai, pour mieux surveiller devant. Dans la lumière du petit matin, la voie semblait intacte. Les deux files de rails luisaient comme si elles étaient quotidiennement fréquentées. Le ballast aussi, paraissait en bon état et dégagé de toute végétation. Je me pinçai un bras, complètement déboussolé.

— Comment peux-tu connaître cette ligne, lui lançai-je, tu es bien trop jeune !

— J'ai trente-deux ans, me répondit-il, et j'aurai toujours trente-deux ans.

— Tu es vraiment fou !

— Non. Nous avons des passagers à prendre à Bonnat.

— N'importe quoi ! jetai-je. Cette ligne est fermée à tout trafic depuis 1939.

— Peut-être. répondit-il tout en continuant à pelleter. Pourtant il y aura du monde sur le quai aujourd'hui. C'est le jour de la mobilisation générale.

Il ne me laissa pas le temps de répliquer et reprit :

— Hier, ils ont tué Jaurès. Plus rien ne peut empêcher la guerre.

— Antonin.

— Oui.

— Mais de quoi parles-tu ?

Un calme étrange, du genre de celui qu'établit l'œil d'un cyclone, s'était emparé de moi. Je m'adossai contre la fenêtre et le regardai intensément. Il était grand et sa maigreur mettait en évidence sa haute stature. Ses mains n'étaient pas calleuses et pourtant elles maniaient la pelle sans effort apparent. Les escarbilles noircissaient ses traits, soulignant les rides. Subitement, je trouvai dans ce visage une beauté secrète, reflétant une expression de bonté et quelque chose d'autre, indéfinissable, de nature mélancolique. Cette impression neutralisa la peur qui s'était introduite dans mon esprit. Avec une assurance grandissante, je renouvelai ma question.

— Les gars vont partir à la guerre, me répondit-il obstiné.

— Antonin, quel âge as-tu ?

— Trente-deux ans.

— Tu es donc né en...

— 1884.

— Non voyons, en 1923 puisque nous sommes en 1955 !

— Je suis né en 1884 et mort en 1916, au bien nommé Mort-Homme. Calcule, cela fait trente-deux ans !

— Les morts ne reviennent pas conduire des locomotives !

— Pourquoi pas ? Il y a bien des voyageurs qui attendent un train sur une ligne désaffectée. Regarde !

Je jetai un œil en avant. Ce fut comme si la foudre s'abattait à mes pieds ! Au bout de la ligne droite, la gare de Bonnat apparaissait, et sur ses quais régnait une intense animation.

Sans plus s'occuper de moi, Antonin actionna le sifflet. Le bruit déchirant de la vapeur me glaça le sang. L'effroi trop vite refoulé me submergea subitement et, dans un moment de panique, l'envie de sauter à terre pour fuir cette monstruosité s'empara de moi.

— Reste ici, me glissa alors Antonin, tandis que sous mes doigts, les freins reprenaient vie. La Madelon a besoin de son mécanicien.

Sans un mot, tétanisé, je repris les commandes de la machine tandis que la gare se rapprochait. Sous la verrière (Je la croyais pourtant démontée depuis belle lurette...) une foule compacte se pressait, les regards tournés vers le train. La cour était encombrée de multiples chars à bœufs et d'antiques pataches attelées à des percherons. Pas une automobile en vue. A la manœuvre, la Madelon retrouva toute sa docilité et je la menai doucement jusqu'à la tête du quai, le sifflet bloqué. Éberlué, je pus ainsi examiner comme dans une revue toute cette population costumée comme au début du siècle, présente en nombre, aux visages empreints de gravité, et presque silencieuse. Des couples se serraient, s'embrassaient, des pères étreignaient leurs fils, des mères pleuraient. Une atmosphère de sombre résignation mêlée d'exaltation planait au milieu de tous ces gens qui échangeaient des adieux. Certains portaient des pantalons garance, des capotes gris de fer bleuté, des guêtres de cuir noir lacées. Des « pious pious » de 14, dans la Creuse, en 55 !

Je stoppai le train dans un dernier crissement de freins. Immédiatement, les hommes s'élançèrent à l'assaut des wagons dans un désordre total. Une femme se présenta au pied de l'abri de conduite et offrit des fleurs à Antonin. Des bouteilles passèrent de mains en mains tandis que des bidons se tendaient. Des enfants coururent à l'avant de la locomotive et plantèrent près des lanternes deux drapeaux tricolores. Ici, à Bonnat, on était bel et bien en août 14.

D'un seul coup, la vérité m'apparût. Une reconstitution, c'était une reconstitution ! J'étais vraiment un naïf de premier ordre pour avoir cru un instant à un tel cauchemar ! Sacré Antonin, il m'avait bien fait marcher ! Tout de même, on aurait pu me prévenir ! Je comprenais maintenant pourquoi on m'avait aiguillé sur cette ligne. On devait tourner un film, sans doute, même si je ne voyais aucune caméra. Décidé à rompre le charme, je levai la main et portait une grande claque sur l'épaule d'Antonin.

Alors je ne rencontrai que le vide... Ma main l'avait traversé comme s'il s'agissait d'une apparition !

Pétrifié, tout l'édifice que je venais de construire pour expliquer la situation vola en éclats, et je me reculai, terrorisé.

Mon geste ne lui avait pas échappé.

— Maintenant tu sais que je ne suis plus de ce monde, comme tous ceux qui montent.

Je ne relevai pas l'énormité du propos, j'étais incapable d'aligner une idée derrière l'autre, seule la peur me dominait, terrible, dévastatrice.

Du doigt, (sa pâleur m'apparut soudain...) il me désigna deux hommes, petits, bruns, déjà marqués par les travaux des champs malgré leur jeune âge.

— Ce sont les frères Laffarges, je les connais bien, on a été à l'école ensemble. Marius et Émile. L'un est tombé à Charleroi, l'autre aux Eparges. Et lui là-bas, ce grand dégingandé qui pousse tout le monde, c'est Jules Lesdiguères, porté disparu à Vimy. Rien que des copains. Ils ne sont jamais revenus.

— Mais pourquoi... hasardai-je.

Sans m'écouter il continuait sur sa lancée, me désignant tour à tour ceux pour qui tout s'était arrêté un jour, qui à Douaumont, qui à la Marne, qui au Chemin des Dames. La phrase que j'avais en tête finit tout de même par sortir, presque à mon insu.

— Pourquoi venir nous hanter ?

— Il ne s'agit pas de cela...

J'essayai de chasser la terreur en lançant un appel au secours à la raison.

— Mais comment expliquer...

— Que cette journée se déroule à nouveau, peuplée d'ombres venues d'un royaume sans souverain ? Que l'occasion soit offerte à un mort de s'adresser à un vivant ?

— Tu as été cheminot ? fis-je décontenancé, cherchant à fuir la réalité.

Et voilà, je me retrouvais dans un univers hallucinant où des revenants se pressaient dans mon train, à nouveau emportés vers la guerre affreuse qui les avait dévorés, et j'engageais la conversation avec l'un d'entre eux, sur un ton presque tranquille et détaché. J'avais le sentiment d'être perdu, damné. Je vivais sans doute ma descente aux enfers.

— Oui. Tout cela vient de cette vieille Madelon... avoua Antonin.

— Oui ?

— C'est elle qui relie les rives de nos deux mondes.

Je n'y comprenais rien. Cette bonne vieille loco était donc ensorcelée ?

— C'est l'amour que nous lui portons, reprit-il, qui catalyse des forces d'outre-monde.

Je fis un geste d'abandon.

— Tu as fait la guerre Antonin ?

C'était idiot comme question : il venait de me dire qu'il y avait laissé sa peau ! Seulement l'idée d'engager un dialogue avec un spectre m'apparaissait complètement folle. De toute façon plus rien n'avait de sens...

— Oui, dès le début. J'étais dans l'armée Maunoury à la bataille de la Marne. Un vieux territorial avait pris ma place sur la Madelon. C'est là que j'ai fait connaissance avec ce maudit havresac qui écrase les reins et sous la charge duquel on titube. J'ai croisé la baïonnette pour la première fois dans les plaines à blé de la Brie, entraîné par un jeune Saint-Cyrien en gants blancs, qui fut d'ailleurs très correctement mouché d'une balle entre les deux yeux. C'est comme ça que j'ai découvert que la guerre pue la sueur, le cadavre et la merde.

— Je sais, j'ai vécu la dernière.

Il était clair que nous avions traversé des épreuves identiques, malgré notre *différence*.

— Aussi terrible que celle où j'ai crevé ?

— Oui, peut-être même plus dégueulasse encore.

— Tout cela n'est pas juste.

— Sans doute.

Comme si j'étais un habitué de la ligne, je relâchai mécaniquement les freins en écho au sifflet d'un fantomatique chef de gare, et le convoi s'ébranla doucement.

— Prochaine étape Nouziers-la-Forêt, m'avertit Antonin. Nous allons franchir la Petite Creuse à Genouillac.

— Oui, puis il y aura Aigurande et nous rejoindrons la ligne que j'aurais dû suivre, celle d'Argenton, à La Chaussée.

Tout semblait se dérouler comme s'il s'agissait d'une course ordinaire, où il faut faire l'horaire et économiser le combustible autant que possible. Et j'acceptais cela sans me révolter, mis étrangement en confiance par un mort.

La Madelon filait allègrement dans la campagne désormais baignée de soleil. Je jetai un œil aux wagons. Les hommes étaient penchés aux fenêtres. Je devinais qu'ils devaient interpeller des paysannes postées en bas du talus et qui agitaient leurs mouchoirs. J'étais ému car je gardais le souvenir d'une journée de fièvre et de liesse populaire, et là, je sentais de la retenue, de la fatalité : tous savaient qu'il n'y aurait pas de retour. Je m'en ouvrai à Antonin, surmontant mon appréhension, comme s'il s'agissait désormais d'un compagnon familial.

— Tu conserves l'écho de l'ambiance des grandes villes. Eux, fit-il en désignant nos *voyageurs* d'un mouvement de tête, ont travaillé aux moissons jusqu'à la dernière minute, laissant le reste de l'ouvrage à leurs futurs veuves et orphelins.

— Car ils tomberont tous alors qu'ils croient à une guerre courte !

Il eut un geste désabusé.

— Moi aussi, je pensais qu'on allait en finir très rapidement et raccompagner les Allemands à Berlin. J'ai vite déchanté.

Une rampe sévère se profilait. J'aidais Antonin à tenir la pression. Je bloquai la porte de la chaudière et pelletai avec lui pour nourrir la Madelon et l'accompagner dans l'effort. Et en vérité, je n'avais pas l'impression, attentif à ma machine, d'être entré dans un cauchemar.

— Avant la guerre, j'étais quelqu'un d'ordinaire, avec le chemin de fer pour tout horizon, me confia-t-il. Ce que j'y ai vu et vécu m'a rendu différent. J'ai découvert l'homme dans sa folie et sa grandeur. Je me souviens d'un petit matin, lors d'une relève à Verdun, et de cette tranchée si puante que je m'étais appliqué du camphre sur le nez. J'y veillais silencieusement, couvert de boue des pieds à la tête. Mon Lebel était plein de terre quand j'avisai un bout de chiffon qui pendait là afin de l'astiquer. Horreur ! Je tenais avec cette étoffe un lambeau de chair en putréfaction ! A la lumière du jour, je constatai que les parois de la tranchée n'étaient qu'un pâté de terre et de restes humains avec mille débris d'armes et de vêtements. Cette argile avait été tournée et retournée, les cadavres qu'elle contenait avaient été enterrés puis déterrés, mis en morceaux et mêlés plusieurs fois. Lorsque vint la relève, beaucoup d'entre nous n'étaient plus que des blocs de cette boue infâme, marchant péniblement en s'appuyant sur des bâtons, courbés. On faisait pitié. On était restés pendant un mois, les jambes dans l'eau, dans la fange. Nous avions presque tous les pieds plus ou moins gelés. Nous étions crottés, déchirés, si abattus qu'on ne pouvait distinguer les officiers, les sous-officiers des simples soldats. Jamais je n'avais connu une telle souffrance.

— Mon père m'a parlé de Verdun, répliquai-je. Il était agent de liaison, jouant sa vie pour délivrer des bouts de papiers aux artilleurs. Il m'a raconté qu'un jour, en revenant de porter un message au poste, il n'avait plus trouvé qu'un grand trou là où se tenaient ses copains. Lorsqu'il évoquait ce moment en famille, il pleurait.

— Oui, la guerre est la plus triste invention de l'homme. Un philosophe a dit qu'elle naissait des passions. Pour sûr, nous abordâmes celle-là comme s'il s'agissait d'une grande fête longtemps espérée.

J'opinai de la tête, en silence.

La Madelon peinait dans la pente qui conduisait sur la crête séparant le bassin versant de la Petite Creuse de celui de l'Indre. Dans mon train du Léthé, sous un soleil d'août, j'avais le sentiment de ne plus appartenir au monde réel. Tout s'enchevêtrait dans mon esprit ; l'in vraisemblance de la situation, les horreurs des combats de la Grande Guerre, les spectres d'un passé à la fois si proche et si distant. Je pouvais me révolter, hurler, me jeter hors du train, refuser ce que je vivais, et pourtant... Le calme d'Antonin, la tranquille assurance de ses gestes, son récit désabusé des batailles créaient insidieusement entre nous une sorte de complicité indéfinissable.

— Une des visions les plus atroces me fut offerte un soir de Noël, fit-il. Un soldat français avait enfoncé sa baïonnette dans le ventre d'un soldat allemand et le Boche, de ses deux mains, avait étranglé le français ; ils restaient tous les deux debout, enlisés jusqu'aux genoux. On aurait dit qu'ils vivaient. Impossible de décrire l'expression de leur visage : c'était épouvantable !

— La mort n'apporte-t-elle pas la paix ? Ces images ne devraient plus te tourmenter.

— Rien ne peut effacer un tel souvenir. Puis il y a eu ce combat au fort de Souville, avec ces trois Allemands surpris par l'élan de notre attaque, et dont les deux plus âgés cherchaient à protéger le troisième, un gamin, juste sorti de l'enfance, terrorisé, appelant sa mère. Emporté par la fougue de l'assaut, je l'embrochai, et le souvenir de son expression d'horreur me rappelle éternellement que je suis un assassin.

— C'est cela la guerre : une folie ! Une pulsion monstrueuse qui emporte l'homme au-delà de la morale et lui confère des pouvoirs sans limites. Tu n'as pas à te reprocher cette mort, tu n'es pas responsable.

— Tu parles ! Je l'ai tué de mes mains, moi et personne d'autre. J'avais le choix à ce moment-là, je pouvais décider de l'épargner lui et ses copains en les faisant prisonniers. Mais j'étais possédé, ivre de rage, emporté par cette envie furieuse de détruire et de tout balayer devant moi. C'est le goût du sang qui remonte du fond des âges, une fièvre qui déshonore et avilit.

Je ne relevai pas. La Madelon était venue à bout de la côte et dévalait maintenant la ligne en direction d'Aigurande, dont le gros bourg se cachait derrière les bocages, révélé par la pointe de son clocher. Au signal de ralentissement, j'abaissai la vitesse du train. Je demandai à Antonin :

— Faut-il marquer l'arrêt ?

— Inutile, la gare est fermée.

J'avais cessé de m'étonner.

— A quoi ressemble le monde des défunts ?

Je n'en revenais pas de poser ce genre de question, là, en pleine campagne, au milieu de nulle part et de nul quand. C'était comme accepter les yeux fermés une situation somme toute assez intolérable. Et pourtant, il en était ainsi... J'étais agnostique depuis longtemps, incapable de décider une fois pour toutes si ce qui nous entoure procède du hasard ou d'un dessein. J'avais bien sûr rejeté toutes les bondieuseries qu'on nous assène à l'enfance, mais la question du déterminisme demeurait entière pour moi. Et voici que l'amorce d'une réponse était à ma portée. Mais était-il bon justement de lever le voile sur ce genre de mystère ?

— Ce n'est pas un monde, mais plutôt un état sans saveurs ni couleurs. On y est seul, à ressasser indéfiniment des épisodes de son existence. Le temps doit certainement s'y écouler, car cette succession de retours sur ce qui fut accompli permet, même aux esprits faibles comme le mien, de mesurer les fautes commises et d'atteindre le seuil d'une nouvelle morale. La vie passée, à jamais engloutie, par ses errements, ses malheurs mais aussi ses joies est revisitée et ses leçons enfin entendues.

Je ne répondis pas, infiniment troublé. Puis il reprit :

— Tu comprends, j'ai tué ce gosse et alors j'ai su que j'avais franchi une limite, car c'est nous qui décidons de ce qui est bon ou mauvais, et nous commettons hélas plus facilement le pire que le meilleur ! Et puis, faire le mal est si agréable ! Regarde comme on peut anéantir d'un claquement de doigt ce qui a demandé des vies d'efforts pour être achevé ! Donner la mort est un acte irréversible qui procure une jouissance ignoble.

— Et pourtant tu es là...

— Mais je ne peux rien changer à ce que j'ai fait. Tel est mon châtimeur.

A petite vitesse, le train dépassa la gare d'Aigurande, déserte. Le village semblait encore assoupi, contrastant avec l'animation de Bonnat, manifestement oublié par l'ordre de mobilisation. A moins qu'Aigurande ait échappé au charme qui projetait la commune voisine quarante ans dans le passé.

— C'est la saveur du mal, dis-je, tout en reprenant de la vitesse, qui nous tourne la tête. On s'en délecte car elle nous renvoie à nos origines. Ainsi, bonté et compassion demeurent contraires à notre nature, car malgré toute notre science nous ne serons jamais des créatures raisonnables !

— Peut-être ! Tu vois, j'ai assassiné ce petit et son dernier regard ne me quitte plus. Je sais qu'il n'y a pas d'issue. Ce qui est lié dans la vie ne peut être délié dans la mort. Son âme doit rôder, tourmentée, marquée par la terreur. Et j'aimerais tant la consoler.

— Peut-être la rencontreras-tu ?

— Non, je suis seul à jamais. C'est la Madelon qui me donne un semblant d'existence et me permet de partager ta compagnie. Je m'évanouirai lorsqu'elle sera ferrailée, et tout prendra fin. Un long silence s'installa entre nous. De chaque côté de la locomotive, la campagne s'animait dans une succession de scènes anachroniques. Sur la gauche on rentrait les foin en chargeant les bottes liées à la main dans les charrettes, sur la droite, la mécanisation était à l'œuvre avec

l'utilisation de tracteurs et de moissonneuses. J'assistais, éberlué, à la juxtaposition de deux époques différentes, délimitées par la ligne de chemin de fer. J'avais le sentiment d'évoluer dans un « no man's land » rythmé par le martèlement sourd de la Madelon.

— Nous allons atteindre la Chaussée, m'avertit Antonin. Nos chemins s'y sépareront. Je n'irai pas plus loin. Toi, la vie t'attend au-delà.

Je ne savais que penser, tandis que je freinais la machine, comme pour prolonger ce temps de passage du monde des ombres au monde réel. La parenthèse se refermerait ici, isolant à nouveau les vivants et les morts.

— Mes restes reposent dans la glaise du Mort-Homme. Je ne suis qu'un ectoplasme suscité par cette vieille Madelon et c'est sans doute, avec ma mère, le seul être que j'ai aimé sincèrement. Elle halète dans les rampes, elle souffre comme ceux qui la servent, mais sa vapeur nous caresse et elle nous emporte à travers les vallons, et nous constituons avec elle une créature de chair et d'acier. Oui, j'ai connu la camaraderie, la complicité issue des épreuves partagées, l'amitié forgée sur les champs de bataille. Mais avec la Madelon c'est différent... Tout cela acquiert du sens dès que l'on décide d'accepter l'autre, d'étouffer nos démons, d'accomplir le bien. C'est là tout mon héritage. Entends ma leçon, toi qui as la chance de vivre, apprends à aimer, rejette la colère. Un jour, les chalumeaux des découpeurs mettront en pièces la Madelon. Alors, mes regrets et mes souvenirs s'évanouiront et, n'éprouvant plus ni haine ni rancœur, telle la lumière sereine d'une étoile lointaine, j'adresserai à tes fils le message éternel de ceux qui sont tombés pour un grand idéal, et qui dit à toutes les générations : paix, pitié et pardon.

A l'approche de la bifurcation de la ligne d'Argenton, il planta sa pelle dans le tas de charbon du tender, et, avec souplesse, se prépara à glisser en bas de la machine.

Je ressentais désormais à son égard quelque chose qui prenait les couleurs de l'amitié.

— Que la mort te soit douce, Antonin !

— Prends soin de la Madelon, me lança-t-il en retour.

Je vis son regard s'attarder longuement sur les éléments de la machine. Il y avait comme des larmes dans ses yeux qui m'avaient paru si vides précédemment.

Il sauta et disparut instantanément de ma vue. Deux minutes après, j'abordais la voie principale, talonnant l'aiguille. Sans avoir besoin de m'en assurer, je savais que mon train était vide. Les mobilisés, emportés par la grande tempête qui avait balayé l'Europe, s'étaient volatilisés. Aucun drapeau n'ornait plus la porte de la boîte à fumée. J'avais perçu presque physiquement cette sensation de passage d'un univers à l'autre, comme une fêlure très fine où tout était semblable et où tout était différent. Ce que je venais de vivre pouvait passer pour un mauvais rêve. Mais je savais qu'il n'en était rien.

Au bout de la ligne droite, les emprises ferroviaires de La Châtre se présentèrent, défendues par une batterie de sémaphores. Elles étaient un peu à l'écart de la ville. J'avais suffisamment de pression pour y amener mon train sans aide. Je consultai le chrono : je faisais l'heure, comme si rien ne s'était passé ! Sur la route, parallèle à la voie, une traction déboula à toute vitesse, et je vis le passager me faire des signes. Je reconnus Louis. Il venait me rejoindre à la gare, sans doute remis de son malaise.

Au bout de quelques instants, j'immobilisai le train au long d'un quai, enveloppant dans la vapeur les passagers qui attendaient. J'entendis des portes claquer, des exclamations, des jurons. C'était la vie qui s'exprimait à nouveau. Je vis Louis courir à la machine. Il se hissa sur la plate-forme et s'immobilisa soudain en me regardant. Quelques secondes s'écoulèrent, interminables. Puis il lâcha :

— Mon Dieu Lucien, mais tu es pâle comme un mort !

FIN